

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

Session 2019

FRANÇAIS

(Série L)

Durée : 4 heures

Coefficient : 3

Épreuve anticipée

Note aux candidats :

Vous lirez soigneusement les quatre textes ci-joints.
Vous répondrez ensuite à la question et enfin, vous choisirez l'un des trois travaux d'écriture proposés.
Toutes vos réponses devront être rédigées et organisées.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé

Dès que ce sujet vous sera remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 7 pages numérotées de 1/7 à 7/7.

OBJET d'ÉTUDE :

Le personnage de roman, du XVII^e siècle à nos jours

CORPUS :

Texte A : Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, 1913.

Texte B : G. Limbour, *Les Vanillers*, 1938.

Texte C : J.M.G. Le Clézio, *Le Chercheur d'or*, 1985.

Texte D : P. Modiano, *L'Horizon*, 2010.

Texte A : Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, 1913.

Le roman commence par l'arrivée de la famille du personnage-narrateur à Sainte-Agathe, où le père, instituteur, vient d'être affecté.

Le hasard des « changements », une décision d'inspecteur ou de préfet nous avaient conduits là. Vers la fin des vacances, il y a bien longtemps, une voiture de paysan, qui précédait notre ménage, nous avait déposés, ma mère et moi, devant la petite grille rouillée. Des gamins qui volaient des pêches dans le jardin s'étaient enfuis
5 silencieusement par les trous de la haie... Ma mère, que nous appelions Millie, et qui était bien la ménagère la plus méthodique que j'aie jamais connue, était entrée aussitôt dans les pièces remplies de paille poussiéreuse, et tout de suite elle avait constaté avec désespoir, comme à chaque « déplacement », que nos meubles ne tiendraient jamais dans une maison si mal construite... Elle était sortie pour me confier sa détresse. Tout
10 en me parlant, elle avait essuyé doucement avec son mouchoir ma figure d'enfant noircie par le voyage. Puis elle était rentrée faire le compte de toutes les ouvertures qu'il allait falloir condamner pour rendre le logement habitable... Quant à moi, coiffé d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour étrangère, à attendre, à fureter petitement autour du puits et sous le hangar.

15 C'est ainsi, du moins, que j'imagine aujourd'hui notre arrivée. Car aussitôt que je veux retrouver le lointain souvenir de cette première soirée d'attente dans notre cour de Sainte-Agathe, déjà ce sont d'autres attentes que je me rappelle ; déjà, les deux mains appuyées aux barreaux du portail, je me vois épiant avec anxiété quelqu'un qui va descendre la grand'rue. Et si j'essaie d'imaginer la première nuit que je dus passer
20 dans ma mansarde, au milieu des greniers du premier étage, déjà ce sont d'autres nuits que je me rappelle ; je ne suis plus seul dans cette chambre ; une grande ombre inquiète et amie passe le long des murs et se promène. Tout ce paysage paisible — l'école, le champ du père Martin, avec ses trois noyers, le jardin dès quatre heures envahi chaque jour par des femmes en visite... — est à jamais, dans ma mémoire,
25 agité, transformé par la présence de celui qui bouleversa toute notre adolescence et dont la fuite même ne nous a pas laissé de repos.

Texte B : G. Limbour, *Les Vanillers*, 1938.

Dans une chambre où elle est alitée en raison d'une maladie, une femme est troublée par un parfum inconnu. Elle fouille dans un tiroir pour en trouver la source.

Cependant, parmi tout ce bric-à-brac, collaient aux plumes, aux poils du manchon¹, de longues choses sales qu'elle ne reconnaissait pas. Elle avait beau chercher, non, elle ne se rappelait pas avoir jamais porté ces sortes de bigoudis poisseux, tant de bigoudis noirs et gras comme des peignes jamais nettoyés. Elle en prit
5 un avec répulsion, le plia entre ses doigts, le cassa et en fit couler une purée odoriférante et noirâtre.

C'était donc cela, le parfum ! Elle éprouvait un vertige comme lorsque enfant elle respirait des senteurs nouvelles et il lui semblait qu'un grand trou qu'elle ne pouvait combler, s'ouvrait dans sa mémoire. Il était là, le parfum, paisiblement couché comme
10 un animal inconnu endormi dans sa fourrure chaude et qu'elle craignait d'éveiller en le caressant de la main, mais qui relevait la tête et la regardait avec une familiarité qui l'effrayait, car elle ne l'avait jamais rencontré.

Elle promenait avec plaisir sous son nez l'extrémité de ses doigts. Que pouvaient bien être ces curieux bâtonnets ? de petits serpents embaumés, de grandes chenilles
15 confites ou de ces longs pleurs qu'on voit mélancoliquement pendre aux arbres ? peut-être la petite fille les avait-elle jetés là depuis longtemps ? Elle en prit quelques-uns, se releva péniblement et se recoucha.

Vers le soir, comme le jardin prenait une ardente teinte rouge et que le monde semblait un immense gong de cuivre sur lequel le soleil frappait un coup d'une violence
20 infernale, le prélude de la danse indienne, elle se souvint subitement de ces vilaines gousses bêtes comme des haricots verts qu'elle détachait machinalement, à la lisière de la forêt, d'arbustes dont elle ne connaissait pas le nom et qu'elle cassait pour en jeter les morceaux sur le chapeau de son mari qui l'agaçait. Elles avaient macéré dans le vinaigre du temps, au fond du tiroir aux souvenirs où elles avaient pris la teinte des
25 dents cariées.

Maintenant, complice de l'odeur qui rôdait dans la chambre, elle était heureuse comme une sorcière qui vient de découvrir un philtre, cependant que, satisfait d'être reconnu, le parfum se retirait de ses sens fatigués et s'évanouissait avec discrétion.

¹ manchon : fourrure servant à protéger les mains du froid.

Il y a aussi la voix de Mam. C'est tout ce que je sais d'elle maintenant, c'est tout ce que j'ai gardé d'elle. J'ai jeté toutes les photos jaunies, les portraits, les lettres, les livres qu'elle lisait, pour ne pas troubler sa voix. Je veux l'entendre toujours, comme ceux qu'on aime et dont on ne connaît plus le visage, sa voix, la douceur de sa voix où il y a tout, la chaleur de ses mains, l'odeur de ses cheveux, sa robe, la lumière, l'après-midi finissant quand nous venions, Laure et moi, sous la varangue¹, le cœur encore palpitant d'avoir couru, et que commençait pour nous l'enseignement. Mam parle très doucement, très lentement, et nous écoutons en croyant ainsi comprendre. Laure est plus intelligente que moi, Mam le répète chaque jour, elle dit qu'elle sait poser les questions quand il le faut. Nous lisons, chacun son tour, debout devant Mam qui se berce dans son fauteuil à bascule en ébène. Nous lisons, puis Mam interroge, d'abord sur la grammaire, la conjugaison des verbes, l'accord des participes et des adjectifs. Ensuite elle nous questionne ensemble, sur le sens de ce que nous venons de lire, sur les mots, les expressions. Elle pose ses questions avec soin, et j'écoute sa voix avec plaisir et inquiétude, parce que j'ai peur de la décevoir. J'ai honte de ne pas comprendre aussi vite que Laure, il me semble que je ne mérite pas ces instants de bonheur, la douceur de sa voix, son parfum, la lumière de la fin du jour qui dore la maison et les arbres, qui vient de son regard et de ses paroles. [...]

Pourtant, je ne pourrais pas dire aujourd'hui ce qu'était vraiment cet enseignement. Nous vivions alors, mon père, Mam, Laure et moi, enfermés dans notre monde, dans cet Enfoncement du Boucan limité à l'est par les pics déchiquetés des Trois Mamelles, au nord par les immenses plantations, au sud par les terres incultes de la Rivière Noire, et à l'ouest, par la mer. Le soir, quand les martins² jacassaient dans les grands arbres du jardin, il y a la voix douce et jeune de Mam en train de dicter un poème, ou de réciter une prière. Que dit-elle ? Je ne sais plus. Le sens de ses paroles a disparu, comme les cris des oiseaux et la rumeur du vent de la mer. Seule reste la musique, douce, légère presque insaisissable, unie à la lumière sur le feuillage des arbres, à l'ombre de la varangue, au parfum du soir. [...]

Mam est belle en ce temps-là, je ne saurais dire à quel point elle est belle. J'entends le son de sa voix, et je pense tout de suite à cette lumière du soir au Boucan, sous la varangue, entouré des reflets des bambous, et au ciel clair traversé par les bandes de martins. Je crois que toute la beauté de cet instant vient d'elle, de ses cheveux épais et bouclés, d'un brun un peu fauve qui capte la moindre étincelle de lumière, de ses yeux bleus, de son visage encore si plein, si jeune, de ses longues mains fortes de pianiste.

¹ Dans l'océan indien, une varangue est une véranda. Laure est la sœur du personnage-narrateur.

² les martins : espèce d'oiseaux.

Depuis quelque temps Bosmans pensait à certains épisodes de sa jeunesse, des épisodes sans suite, coupés net, des visages sans noms, des rencontres fugitives. Tout cela appartenait à un passé lointain, mais comme ces courtes séquences n'étaient pas liées au reste de sa vie, elles demeuraient en suspens, dans un présent éternel. Il ne
5 cesserait de se poser des questions là-dessus, et il n'aurait jamais de réponses. Ces bribes seraient toujours pour lui énigmatiques. Il avait commencé à en dresser une liste, en essayant quand même de retrouver des points de repère : une date, un lieu précis, un nom dont l'orthographe lui échappait. Il avait acheté un carnet de moleskine¹ noire qu'il portait dans la poche intérieure de sa veste, ce qui lui permettait d'écrire des notes
10 à n'importe quel moment de la journée, chaque fois que l'un de ses souvenirs à éclipses lui traversait l'esprit. Il avait le sentiment de se livrer à un jeu de patience. Mais, à mesure qu'il remontait le cours du temps, il éprouvait parfois un regret : pourquoi avait-il suivi ce chemin plutôt qu'un autre ? Pourquoi avait-il laissé tel visage ou telle silhouette, coiffée d'une curieuse toque en fourrure et qui tenait en laisse un petit chien, se perdre
15 dans l'inconnu ? Un vertige le prenait à la pensée de ce qui aurait pu être et qui n'avait pas été.

Ces fragments de souvenirs correspondaient aux années où votre vie est semée de carrefours, et tant d'allées s'ouvrent devant vous que vous avez l'embarras du choix. Les mots dont il remplissait son carnet évoquaient pour lui l'article concernant la
20 « matière sombre » qu'il avait envoyé à une revue d'astronomie. Derrière les événements précis et les visages familiers, il sentait bien tout ce qui était devenu une matière sombre : brèves rencontres, rendez-vous manqués, lettres perdues, prénoms et numéros de téléphone figurant dans un ancien agenda et que vous avez oubliés, et celles et ceux que vous avez croisés sans même le savoir. Comme en astronomie, cette
25 matière sombre était plus vaste que la partie visible de votre vie. Elle était infinie. Et lui, il répertoriait dans son carnet quelques faibles scintillements au fond de cette obscurité. Si faibles, ces scintillements, qu'il fermait les yeux et se concentrait, à la recherche d'un détail évocateur lui permettant de reconstituer l'ensemble, mais il n'y avait pas d'ensemble, rien que des fragments, des poussières d'étoiles. Il aurait voulu plonger
30 dans cette matière sombre, renouer un à un les fils brisés, oui, revenir en arrière pour retenir les ombres et en savoir plus long sur elles. Impossible. Alors il ne restait plus qu'à retrouver les noms. Ou même les prénoms. Ils servaient d'aimants. Ils faisaient ressurgir des impressions confuses que vous aviez du mal à éclaircir. Appartenaient-elles au rêve ou à la réalité ?

35 Mérovée. Un nom ou un surnom ? Il ne fallait pas trop se concentrer là-dessus de crainte que le scintillement ne s'éteigne pour de bon. C'était déjà bien de l'avoir noté sur son carnet. Mérovée. Faire semblant de penser à autre chose, le seul moyen pour que le souvenir se précise de lui-même, tout naturellement, sans le forcer. Mérovée.

¹ moleskine : toile de coton recouverte d'un enduit, qui lui donne l'aspect du cuir.

QUESTION : (4 points)

Vous répondrez à la question posée en vous appuyant avec précision sur les quatre textes du corpus :

Quels rapports les personnages de ces textes entretiennent-ils avec leurs souvenirs ?

TRAVAUX D'ÉCRITURE : (16 points)

Vous choisirez un sujet parmi les trois proposés.

SUJET 1 : Commentaire

Vous commenterez le texte de J.M.G. Le Clézio (texte C).

SUJET 2 : Dissertation

Est-il selon vous nécessaire d'avoir accès au passé d'un personnage pour l'apprécier ? Vous répondrez à cette question en vous référant aux textes du corpus, à ceux étudiés en classe et à vos lectures personnelles.

SUJET 3 : Écriture d'invention

Un personnage de roman essaie de retrouver des souvenirs perdus à partir du nom d'une personne oubliée (comme à la fin du texte de P. Modiano). Vous décrierez cet effort de mémoire et évoquerez le rapport personnel que votre personnage entretient avec ses souvenirs.